

Nu intégral

Effleurés de lumière de Danielle Fournier. L'Hexagone, 152 p.

Rosalie Lessard

Number 235, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62029ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lessard, R. (2011). Review of [Nu intégral / *Effleurés de lumière* de Danielle Fournier. L'Hexagone, 152 p.] *Spirale*, (235), 70–71.

Nu intégral

PAR ROSALIE LESSARD

EFFLEURÉS DE LUMIÈRE de Danielle Fournier
l'Hexagone, 152 p.

Confessions d'une femme en éclats, le dernier recueil de la poète et directrice littéraire de l'Hexagone, Danielle Fournier, offre à la matière intime qu'elle manie depuis vingt-cinq ans une scène tragique. Autoanalyse de la clameur d'un « moi » féminin, *Effleurés de lumière* compose un discours de la conscience morcelée — nécessairement impressionniste, mouvant et dialogique ; en cela, ce livre esquisse une proposition artistique assez proche du monologue intérieur tel que l'a pratiqué Virginia Woolf ou du monologue choral qu'ont conçu Louise Dupré et Brigitte Haentjens dans le spectacle *Tout comme elle*. Mais ne nous y trompons pas : l'écriture n'est pas que poétique, ici, elle est poème. Et même si elle recrée certaines conditions du récit ou du texte dramaturgique, l'absence de personnages effectifs et l'effacement du référent rendent cette tentative d'oratorio autrement plus hasardeuse.

Effleurés de lumière, c'est le livre des altérités contrariées. Donnant la parole à une « femme atteinte d'absence », ce « je » mélancolique, « en défaut d'existence », qui refuse envers et contre tout de mourir à l'autre ou de traverser l'existence en demeurant étranger à soi-même, l'ouvrage campe bien cette figure de la survivante, à laquelle Fournier prête voix de recueil en recueil. Une fois encore, celle-ci « avance sur des récits » comme sur des œufs, en toute vulnérabilité, afin de, peut-être, pouvoir dire « comme une / je suis » — sans les italiques, est-on porté à croire. S'il devait être comparé à un travail lexicologique, ce projet littéraire serait sans doute désigné en tant que quête d'antonyme : « je cherche le contraire du mot blessée », écrit de fait la poète, dans une formule qui résume sa démarche poétique. Ce mot et cet état qu'ignorent les dictionnaires, Fournier n'aura de cesse de les débusquer, dans l'envers de la langue commune, voire dans un langage

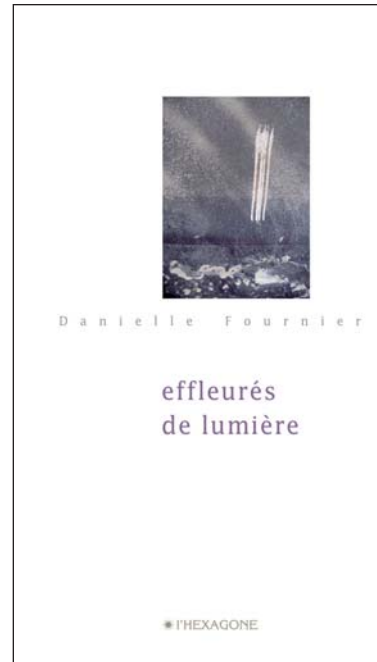
mythique « *d'avant la langue* », dans le silence d'une origine des fins et jusque dans « *une langue que l'on ne soupçonne pas* », conjuguée au futur. Ce désir de trouver des mots pour dire et pour être se heurte à un obstacle de taille : le sujet féminin est ici aliéné. Il « *parle une langue inconnue* », se trouve dominé par « *l'autre langue* », « *soum[is] à une langue qu'[il] ne maîtrise pas* », « *parle chat, chien* » et ne sera sauvé de sa propre étrangeté linguistique, toute féminine, que par d'inattendues « *langues de feu* » en guise de *deus ex machina*.

Comme la poète Catherine Lalonde, dont c'était le titre du dernier recueil, Danielle Fournier se découvre aussi un *corps étranger* : « *mon corps, je l'ai emprunté à quelqu'un / dans la rue / ne le reconnais pas / fuis les regards tranchés* ». La perception de son étrangeté prend ainsi la forme, intéressante, d'une expérience de la rue et de la dramatique banalité des échanges humains qui s'y dessinent.

L'ÉPIPHANIE DU FÉMININ

Le voyage vers soi que retrace *Effleurés de lumière* est relativement singulier. Recherche de la féminité comme facette aliénée de l'identité, ce livre raconte en effet moins l'aventure d'un *rapaillement* que le long chemin menant à l'acceptation d'un éclatement, qui serait reconnaissance du féminin.

Chez Fournier, ce féminin loge d'abord dans le corps. En cela, sa représentation est sans doute conventionnelle. Fondamentalement sexuelle, la féminité est placée sous le signe de l'eau, de l'effacement et de la douleur, « *dans la chambre où le sang rend à la féminité ses odeurs de neige* ». Elle est aussi définie par l'abandon amoureux et la honte sexuelle, ce dont fait foi le dialogue intertextuel entamé avec *La lettre écarlate*. Elle se situe



indéniablement du côté du privé et se révèle dans l'intimité : « *dans la chambre s'est donnée la féminité*. » En écho, la poète la cherche à travers un assemblage de formes intimes, traditionnellement associées à l'écriture des femmes (lettre, confession, lamento amoureux, monologue intérieur). Le féminin procède d'un discours psychologique et apolitique, qui revêt aussi un caractère livresque, nostalgique et romantique, comme le laissent entendre les maintes références au roman *Soie* d'Alessandro Barrico.

Enfin et surtout, le « je » féminin, scindé en trois instances énonciatives ou trois *alter ego*, se dégage d'une forme d'érotisme identitaire, qui procède de métonymies plutôt troubles. Pour le dire crûment, dans cette poésie, le sexe représente souvent l'individualité : « *l'être comme le sexe* », comme l'écrit Fournier. L'érotisme se fait ainsi clef de voûte mémorielle : « *mes seins : je n'en parle pas — vous vous en souviendrez / et, voudrez vous en rappeler*. » Il se fait aussi mode d'habitation du paysage : « *le vent, les cimes courbées, je tends l'entrecuisse avant de me demander comment ne pas me soumettre au mouvement des arbres*. » On

découvre le même centre du moi écartelé : « dans cet interstice entre ce qui a déjà été et qui est, entre ce que j'ai été et devine être / Soie ouvre les cuisses, n'est plus une, ni plusieurs, son sexe gonflé. »

Tout cela est assez attendu et les métaphores qui tentent de rendre compte de l'éternel féminin sont elles aussi usées, mais le livre négocie *in extremis* un 180 degrés pour se conclure sur une surprenante épiphanie religieuse. Il s'agit de la découverte, capitale pour le moi féminin, des « noms de Dieu ». La pluralité divine permet au sujet femme de s'identifier à Dieu, de s'entrevoir sur le plafond d'une nouvelle chapelle Sixtine, créée à l'image du nom de Dieu, c'est-à-dire multiple. Le féminin comme reflet de la transcendance, comme pluralité et comme horizon, indicible et infigurable : voilà une idée que je ne crois pas avoir souvent croisée. Plutôt qu'une réunification salvatrice, c'est donc l'éparpillement attentif du sujet et l'acceptation de sa dispersion qui agissent comme forces de transfiguration et qui conduisent un « je » souffrant à chercher « surtout la vie », « l'écriture de l'amour », et « la grâce », en lui insufflant une soudaine « aspiration à la verticalité ». À travers les mystères de l'incarnation et du Verbe (le mot qui précède et détermine la chair) se rejoignent les mystiques religieuse et psychanalytique, ce qui emporte l'adhésion de Fournier, et notre ébahissement. Un regret, toutefois : que cet essai de renouvellement de l'imagerie, de l'iconographie et de la représentation de la féminité ne se traduise pas en termes lexicaux et rhétoriques, et qu'elle se transpose dans une stylistique plutôt que dans un langage poétique.

LES EXERCICES DE RUPTURE

Cette réserve m'amène à un aveu : le livre de Danielle Fournier m'a posé un sérieux problème de décodage. Il faut dire qu'il relève d'une structuration particulièrement sophistiquée, qui rend sa lecture laborieuse. Le recueil alterne en effet entre une confidence qui semble tirée d'une correspondance amoureuse, une méditation identitaire polyphonique et un récit, lui-même intercalé dans cette méditation.

Ces trois formes jouent elles-mêmes avec les codes de l'énonciation, ce qui ajoute encore à l'effet de brouillage du sens.

Rédigée par un « je » féminin, la lettre est adressée à un « vous » masculin, à la fois amant et témoin. La réflexion identitaire, elle, se distribue sur des versets et des vers libres lapidaires et met en scène le même « je », mais aussi ses voix, personnifiées (*Personne, Soie et Florence*). Enfin, le récit est rédigé dans une prose truquée, qui s'organise par fragments narratifs ayant pour sujet un « ils » désignant, pourrait-on croire, le couple « je-vous », mais qui demeure assez imprécis pour qu'on puisse y discerner une sorte de collectivité-miroir. C'est probablement le « *chœur grec* » dont fait état la quatrième de couverture.

La construction de ce réseau de croisements et d'enchaînements des formes, des voix et des pronoms en complique abusivement la lecture. Des titres et des sous-titres auraient fort simplement encadré et mieux orienté le déchiffrement du texte. En outre, je crois que les micro-narrations, débarrassées du texte versifié et de la confidence amoureuse, auraient pu, en soi, donner un recueil honnête. J'aurais voulu davantage de passages aussi sobres que celui-ci, que j'estime très beau : « ils croisent sur leur route des îles inventées. ils caressent des rives, entre les broussailles et les perdrix, ils ne se chassent pas d'eux-mêmes pour aller au plus loin afin de trouver l'insaisissable. ils s'appuient les uns contre les autres. » J'aime beaucoup cette quasi-prose précise, imaginative, suggestive, tout en retenue et en demi-teintes, qui repose sur une opposition assez originale entre la quête, qui serait chasse-à-soi, violente expulsion de soi-même, et la marche, qui serait propice à la rencontre de soi, par sa lenteur qui favorise l'ouverture sensuelle à l'altérité du paysage et l'accompagnement solidaire.

En contrepartie, j'aurais souhaité moins de ces questionnements identitaires vertigineux, ainsi qu'une polyphonie moins dodécaphonique : « suis un sexe invaginé que l'on enveloppe et pénètre et ramène à / vous / qui est Soie quand Florence se regarde dans le fleuve / qui se jette lui-même à la mer? »

On me rétorquera que le principe de discontinuité régit *Effleurés de lumière*, et ce, à plusieurs niveaux textuels. On me dira que le fragment est à la fois le langage et l'imaginaire de l'œuvre. Et j'acquiescerai bien volontiers. Comme je l'ai relevé, dans

ce livre de rupture du couple et de la fêlure intérieure, la structure et le jeu des pronoms travaillent dans le sens de la disjonction. L'ellipse occasionnelle du pronom « je » participe également de ce mouvement. La licence grammaticale généralisée contribue certainement elle aussi à dérouter les effets de sens linéaires. Parfois suspendue, la phrase manifeste elle-même les butées de la conversation entamée avec soi-même. S'ajoutent encore à cette liste les distorsions temporelles, qu'on trouve surtout sous forme de métaphores (c'est même un tic d'écriture que ces mars en avril et autres matins du soir).

HÉRITAGE DU FÉMINISME LITTÉRAIRE

Si son imaginaire me paraît un peu daté et son architecture, tortueuse, il faut néanmoins accorder à *Effleurés de lumière* une écriture parfois fulgurante ainsi qu'une proposition intellectuelle et formelle ambitieuse, qui sont le fait d'une écrivaine aguerrie. Je note aussi que, parallèlement à la résistance formelle dont j'ai parlé, il y a, dans cette recherche d'un « moi au féminin », un dévoilement absolu, le désir de « tout révéler », une impudeur émotionnelle et une lucidité exceptionnelles, qui à la fois touchent et déconcertent. « Je ne crois pas savoir m'épargner », constate la poète, et nous avec elle, interloqués devant ce nu intégral de l'intériorité, examen sans réserve, à la fois transparent et opaque, généreux et aride.

Dans l'œuvre de Danielle Fournier, ce livre semble marquer la fin du cycle de la crise identitaire, ce qu'annonçait déjà l'expérience de l'illumination contenue dans *Le chant unifié*. Par ses interrogations comme par ses expérimentations, le travail de l'écrivaine continue toutefois de s'inscrire dans la ligne directe des « écritures des femmes ». En effet, son refus catégorique de la maîtrise langagière, son enquête au long cours sur les formes et la nature de la féminité, sa méfiance à l'égard d'une langue codifiée par la culture — tout sauf innocente ou neutre —, sa quête d'une mémoire matérielle qui se trouverait enfouie dans un corps savant, de même que la fonction thérapeutique qu'elle attribue à l'écriture placent sans contredit Danielle Fournier dans la famille littéraire de Madeleine Gagnon. †